

TEMPLON

II

PRUNE NOURRY

VANITY FAIR, novembre 2026



VANITY FAIR

NOVEMBRE 2026

«N'avoir jamais
échoué signifie n'avoir
jamais essayé.»
JOYCE CAROL OATES

LEÏLA BEKHTI ACTRICE À L'ŒUVRE

PAR PRUNE NOURRY

PHOTOGRAPHÉE PAR LUC BRAQUET

ENQUÊTE
LE BRAQUEUR
QUI AIMAIT
TROP LA PLACE
VENDÔME

EXCLUSIF
CONFESSIONS
ROCK DE
TILDA SWINTON

STYLE
QUI VEUT LA
PEAU DE LA PETITE
ROBE NOIRE?

ENTRETIEN
ABEL FERRARA FAIT
SON CINÉMA



EN COUVERTURE

«MON MATÉRIAU, C'EST LE CORPS»

Parce qu'elle sublime la matière, la sculpture est pour Leïla Bekhti l'art le plus proche du cinéma. À travers les œuvres de son amie Prune Nourry, qui redonnent visage et considération à des femmes oubliées, l'actrice retrouve les questions qui traversent son propre travail.

TEXTE VALENTINE SERVANT-ULGU
PHOTOGRAPHE LUC BRAQUET
STYLISME JOY SINANIAN



TAPIS ROUGE
Leïla Bekhti
photographée en
septembre dernier
pour *Vanity Fair*, au
milieu des œuvres
de l'artiste Prune
Nourry, dans la gare
Saint-Denis Pleyel.

ROBE VALENTINO
BOUCLES D'OREILLES
«JOSÉPHINE IMPÉRIALE»
EN OR BLANC SERTIE DE
DIAMANTS CHAUMET



PRUNE NOURRY OBSERVE L'ŒUVRE SOUS TOUS LES ANGLES. ELLE MONTE SUR UN PETIT ESCABEAU, PLIE UNE BÂCHE, DÉCALE UNE CHAISE

en fonction des rayons du soleil qui traversent la baie vitrée. « Essaie de mettre ton visage près du sien, pour voir ? » Doucement, Leïla Bekhti incline sa tête vers l'impressionnante sculpture féminine. Notre séance photo se tient dans un espace de deux mille mètres carrés en plein travaux, au cœur de la gare Saint-Denis Pleyel. Les œuvres monumentales de Prune Nourry sont stockées là, posées entre les câbles, les planches de bois, et une petite couche de poussière qui recouvre tout.

Dehors, les passants jettent un œil curieux sur la scène : casque de chantier sur la tête, une dizaine de

INSÉPARABLES
« On a grandi ensemble », dit Prune Nourry à propos de Leïla Bekhti.

LEILA BEKHTI PORTE
UN ENSEMBLE
GIORGIO ARMANI,
BOUCLES D'OREILLES
« BEE DE CHAUMET »
EN OR BLANC ET
DIAMANTS
CHAUMET

personnes s'active autour de Leïla Bekhti, qui apparaît dans une nouvelle robe rouge carmin au milieu des statues blanches aux pupilles noires. « Elle ressemble à une héroïne de Baz Luhrmann, avec un petit côté Morticia Addams », me souffle Prune Nourry, tandis que l'actrice pose dans une œuvre en creux, délicatement accoudée comme si elle était dans une alcôve. Accroupie face à elle, l'artiste enclenche le souffleur d'air pour faire virevolter quelques mèches. Les deux femmes sont amies depuis plus de quinze ans et n'ont jamais eu l'occasion de mêler leurs sensibilités dans un même projet. C'est désormais chose faite. ➡



**INSTANT
DE GRÂCE**

« Je me suis surprise à être très émue de faire des photos près de ces femmes à qui Prune redonne un visage. »

ENSEMBLE GIVENCHY
PAR SARAH BURTON,
BRACELETS ET BAGUE
«JOSÉPHINE AIGRETTE»
EN OR ROSE SERTIS DE
DIAMANTS CHAUMET



Drôle de décor pour de telles retrouvailles, pourrait-on penser. Pour la deuxième année consécutive, *Vanity Fair* fait dialoguer l'art contemporain et le cinéma, à l'occasion de l'incontournable foire Art Basel Paris. Après la rencontre entre Eva Jospin et Laetitia Casta l'an dernier, celle entre Prune Nourry et Leïla Bekhti semblait relever de l'évidence. Depuis vingt ans, la première déploie un puissant propos autour du vivant, du corps et du sacré. Représentée par la galerie Templon, elle a exposé son travail partout dans le monde : Mexico, New Delhi, New York, Venise...

Pour nourrir son inventivité, elle puise autant dans l'expertise des chercheurs, historiens et anthropologues que dans le folklore et les légendes : « Donner vie à la terre pour représenter la chair me fait vibrer, explique-t-elle. Cet acte de création est ancré dans l'inconscient depuis les mythes de l'Antiquité. » Sa dernière exposition, « Visionnaires », a commencé le 20 octobre au Petit Palais. Durant trois mois, elle investit les lieux pour rendre hommage à dix-huit sculptrices méconnues ou invisibilisées par l'histoire de l'art, en présentant leurs bustes en plâtre sous forme de sculptures géantes – certaines s'élèvent à plus de trois mètres de hauteur.

audaces. L'une, lauréate du César du meilleur espoir féminin en 2011 pour la comédie culte *Tout ce qui brille*, donne leurs lettres de noblesse aux films populaires sans faire une croix sur le cinéma d'auteur. L'autre fait voyager ses œuvres convoitées par les plus grandes institutions. Au lendemain de notre rencontre, Prune Nourry s'est ainsi envolée pour Los Angeles à l'occasion de l'ouverture du musée fondé par George Lucas, en présence de Steven Spielberg, Al Pacino ou encore Kim Kardashian. Le cinéaste et créateur de la saga *Star Wars* expose plusieurs de ses pièces dans ce nouveau temple futuriste dédié à l'art narratif. Preuve, s'il en fallait, que Prune Nourry est l'une des artistes françaises les plus appréciées à Hollywood.

Depuis ses premières installations, elle base son travail sur la rigueur scientifique et historique, qu'elle mêle à un point de vue assumé. Elle en fait une nouvelle démonstration avec « Visionnaires », l'une des expositions phares de la saison. Le point de départ ? Un constat factuel : seules 4 % des œuvres de la collection permanente du Petit Palais ont été réalisées par des femmes. Parmi elles, seulement quatre sculptrices : « Et je ne connaissais que deux d'entre elles, ajoute-t-elle, stupéfaite. C'est dingue. Parfois, je me

« PARFOIS, JE ME DIS QUE L'ON M'A ENSEIGNÉ L'HISTOIRE DES MEUBLES PLUS QUE L'HISTOIRE DE L'ART... »

PRUNE NOURRY

Prune Nourry et Leïla Bekhti se sont rencontrées au cœur des années 2000, par l'intermédiaire d'amis communs. À l'époque, la plasticienne venait d'obtenir son diplôme de l'école Boulle. « On a grandi ensemble », sourit-elle. Elle garde le souvenir amusé de toutes ces fois où « Leïla est venue manger des croquettes de poisson, cuites sur les vieilles plaques » de son premier appartement. « Ces plaques sont devenues mythiques, plaisante-t-elle. Je me demande si on ne les a pas encadrées à un moment. » Leïla Bekhti avait 22 ans et venait de faire sa première apparition au cinéma, dans le film *Sheitan* de Kim Chapiron.

Vingt ans plus tard, elle fait un aller-retour express pour notre séance photo, en plein milieu d'un tournage à l'étranger. Le jour de notre interview, les détails du projet devaient rester secrets. Quelques confidences, tout de même : « C'est un film américain indépendant, tourné en pellicule, avec un super casting. Je sors de ma zone de confort parce que je joue en anglais et j'adore ça. » Le clap de fin, une semaine plus tard, a sonné le retour à Paris et le début d'un marathon promotionnel pour la sortie de *Changer l'eau des fleurs*, le film français le plus attendu de cette fin d'année dans lequel elle tient le premier rôle.

En à peine deux décennies, l'artiste et l'actrice sont devenues des références dans leurs domaines respectifs, et peuvent aujourd'hui se permettre toutes les

dis que l'on m'a enseigné l'histoire des meubles plus que l'histoire de l'art. »

Lorsqu'elle a reçu l'invitation du musée lui proposant cette carte blanche, elle était plongée dans la lecture de la biographie de l'une de ces femmes, Camille Claudel, dont le talent n'a été reconnu à sa juste valeur que bien après sa mort. Prune Nourry a sollicité trois historiennes de l'art pour sélectionner d'autres profils à mettre en lumière, comme ceux, biens moins connus, de Käthe Kollwitz, Daria Gamsaragan ou Selma Hortense Burke. Outre ces sculptures figuratives, l'artiste a imaginé des « portraits en creux » qui ressemblent visuellement à de gigantesques moulages aux traits féminins. Elle y rend hommage à trois groupes par des allégories collectives : les élèves d'atelier, les « internées », considérées comme excentriques ou hystériques, et les « passeuses », qui ont géré l'héritage artistique de leur conjoint. Elle prend l'exemple de Cléopâtre Bourdelle Sévastos, épouse d'Antoine Bourdelle, née en 1882 à Athènes. « Elle s'est comportée en cheffe d'entreprise pour assurer la pérennité de l'œuvre de son mari. Sans elle, il n'y aurait pas eu de musée à son nom. »

Pour faire découvrir la carrière de ces sculptrices au public, elle a imaginé plusieurs formats : une monographie éditée chez Gallimard, un court-métrage réalisé par son collaborateur Vincent Lorca, et un audio-guide au casting cinq-étoiles. Trois stars ont accepté ➔

ANGE NOIR
« Elle ressemble à une héroïne de Baz Luhrmann avec un côté Morticia Addams », souffle Prune Nourry.

ROBE MUGLER



de lui prêter leurs voix : Janelle Monáe (vue dans *Moonlight* et *Glass Onion*), Laura Dern, muse lynchéenne par excellence et Marion Cotillard, icône du cinéma français. Le jour de notre interview, il y avait donc quelque chose de naturel à voir une actrice qu'elle connaît intimement poser au contact de ses œuvres, de peau à plâtre.

Pour Leïla Bekhti, cette séance photo a été une parenthèse enchantée. La sculpture, remarque-t-elle, est l'art le plus proche du cinéma parce qu'il « donne vie à la matière » : « Mon matériau à moi, c'est le corps. » Elle marque un bref silence : « Je me suis surprise à être très émue de faire des photos près de ces femmes à qui Prune redonne un visage, de la considération, et dont elle célèbre toutes les facettes. » En y réfléchissant, elle y voit un lien direct avec Violette, le personnage qu'elle interprète dans *Changer l'eau des fleurs*.

lorsque le vent dépose du sable dans ses cheveux. Comme certaines sculptures nous désarçonnent par l'éclat de leurs yeux en marbre, Leïla Bekhti grave son regard dans l'esprit du spectateur. Est-ce dû à la courbe de ses cils ? À cette larme qui perle au bord de son œil ? Cela tient plutôt à cette émotion juste, retenue au fond de la pupille, qui vient se nicher dans une voix enrouée pour vous briser le cœur.

Durant le tournage, Leïla Bekhti s'est « interdit » de penser à ses propres enfants : « Je ne pouvais pas leur faire ça, les inclure à ce point. » Elle s'est donc concentrée sur le souvenir d'un être cher qui l'accompagne au quotidien, pour apporter du souffle au chemin de Violette « vers la lumière ». Avec ce film, elle livre une nouvelle performance sensible et délicate et puise l'inspiration chez les femmes qui l'entourent. Elle cite Anouk Grinberg, à qui elle a adoré donner la réplique, et surtout, celles auprès desquelles elle a grandi :

«LA MATERNITÉ EST UNE AVENTURE VERTIGINEUSE, ANIMALE. ET LA FAMILLE EST UN PUIT SANS FOND POUR FAIRE DES FILMS ET RACONTER L'HUMANITÉ.»

LEÏLA BEKHTI

Le film est réalisé par Jean-Pierre Jeunet, conteur hors pair à qui l'on doit l'inoubliable *Fabuleux destin d'Amélie Poulain*. Il est inspiré du best-seller de Valérie Perrin, qui s'est écoulé à plus de trois millions d'exemplaires dans le monde. L'histoire ? Violette Toussaint est une ancienne garde-barrière devenue garde-cimetière en Bourgogne après la mort de sa fille unique, Léonine (jouée par Elodie Batard Gaultier) à 7 ans. Elle vit seule depuis que son mari (Matthias Schoenaerts) a mystérieusement disparu. Un jour, au cimetière, elle croise un policier (Melvil Poupaud) venu déposer les cendres de sa mère sur la tombe de son amant, selon ses vœux. Cette rencontre va bouleverser son existence. « J'ai été touchée par la discrétion qui caractérise Violette, précise Leïla Bekhti. Elle est dévouée aux autres, fait tout pour ne pas se faire remarquer et ne parle pas fort. » Elle ajoute : « Ces personnages-là m'interpellent parce que je suis assez timide de nature. »

Comment appréhende-t-elle l'attente qui entoure la sortie du film, le 9 décembre ? Dès la rentrée, la première bande-annonce a battu un record de visionnages. « Ça met à peine la pression », plaisante Leïla Bekhti, qui garde un souvenir ému de sa lecture du roman : « Valérie Perrin réussit à parler de la mort sans enfermer son récit dans la tristesse. Et Violette n'est jamais dans la négation de sa douleur, mais elle ne lui laisse pas le dernier mot. Elle puise dans une force silencieuse pour avancer après avoir vécu l'impensable. »

On dit de certains acteurs qu'ils ont un « regard de cinéma ». Il faut voir le visage de Leïla Bekhti, abasourdi par la souffrance, dans la scène où Violette apprend la mort de sa fille au téléphone. Ou celui, radieux, qu'elle affiche sur une plage ensoleillée

« Chez moi, c'était une maison de femmes avec ma sœur, ma mère et ma grand-mère. » Elle évoque aussi les « tatas » qui lui permettent d'être sereine lorsqu'elle travaille loin de chez elle : « Souvent, je leur donne le numéro de l'assistant mise en scène. Elles savent que s'il y a un problème chez moi à 12 heures, j'ai besoin d'être au courant à 12 h 01. »

Cette sororité, Prune Nourry l'a perçue très vite. Elle a décelé chez Leïla Bekhti une capacité d'écoute « inouïe » des femmes : « Elle est d'une immense générosité, toujours la première à donner des conseils, capable de se plier en quatre pour une jeune mère en galère qu'elle vient de rencontrer. » Si elle y est aussi sensible, c'est qu'elle consacre aussi son travail au féminin, dans sa dimension organique et spirituelle. Il n'y a qu'à voir « l'armée » de cent huit *Vénus dionysiennes* stockées dans l'atelier où elle nous a accueillis. Ocre, rouille, ébène et de toutes morphologies, ces sculptures d'1,70 mètre seront prochainement érigées en une œuvre monumentale réalisée avec l'architecte japonais de la gare de Saint-Denis Pleyel, Kengo Kuma : deux bataillons verticaux dans l'atrium, pour représenter les femmes du territoire francilien, réputé pour ses fouilles archéologiques. En attendant, les « Vénus » sommeillent dans cet espace qui sera intégré à un vaste centre culturel au sein de la station d'ici 2030. Prune Nourry ouvre les portes de l'atelier au public pendant la semaine de l'art, l'occasion d'aller à leur rencontre avant qu'elles ne soient positionnées sur un mur de plus de vingt mètres de haut.

À son invitation, je regarde ces entités d'une présence impressionnante sans même avoir de visage. En avançant entre leurs rangs, j'en perçois la vulnérabilité,

et aussi la singularité. Elles sont nées d'un projet au long cours que l'artiste compare aux différentes branches d'un arbre. Les racines ? Ses recherches approfondies, depuis 2022, autour des Vénus du Paléolithique, pour répondre à cette première commande publique. Le tronc ? Sa rencontre avec Ghada Hatem, fondatrice de la Maison des femmes de Saint-Denis, qui aide les victimes de violences conjugales à se reconstruire avec une prise en charge médicale, sociale et juridique. Plusieurs d'entre elles ont accepté de poser nues dans l'intimité de son atelier. Elles ont confié leur silhouette à son regard, avec leurs traumatismes et leurs tabous. « À la fin des séances, elles s'observaient et tournaient autour des sculptures pour voir à quel point elles leur ressemblaient, se souvient l'artiste. Certaines ne s'étaient pas regardées dans une glace depuis deux ans et revenaient le lendemain en me disant qu'elles avaient osé, et même qu'elles avaient osé se trouver belles. »

Dix ans plus tôt, elle a fait de ses propres cicatrices le sujet de ses créations, lorsqu'on lui a diagnostiqué un cancer du sein. À 31 ans, Prune Nourry a documenté son parcours médical, de la congélation des ovocytes à la chimiothérapie, jusqu'à la reconstruction mammaire, dans le film *Serendipity* qu'elle a réalisé elle-même. Dans une scène puissante, son amie et cinéaste Agnès Varda l'aide à couper sa longue tresse. Le film, présenté au festival de Tribeca et à la Berlinale, a été coproduit par Angelina Jolie. L'actrice américaine y a trouvé une résonance intime : en 2013, elle a dévoilé avoir subi une double mastectomie préventive. « Agnès Varda a fait le lien avec elle en me disant qu'elle aurait peut-être des conseils à me donner, raconte Prune Nourry. Elle a été très généreuse, nous avons beaucoup discuté et elle m'a accompagnée à l'Institut Curie pour échanger avec des cher-

chacune à sa manière. « La maternité est une aventure vertigineuse, animale, estime-t-elle. Et la famille est un puits sans fond pour faire des films et raconter l'humanité sous mille facettes. »

Elle a incarné Lili dans *La Nouvelle femme*, une courtisane qui rejetait sa fille en situation de handicap avant de la voir s'épanouir grâce aux méthodes de Maria Montessori. Dans *Ma mère, Dieu et Sylvie Vartan*, elle est devenue Esther, une mère un peu étouffante qui remuait ciel et terre pour permettre à son fils, né avec un pied-bot, de marcher presque normalement. Quant à Prune Nourry, elle s'est emparée du sujet dès le début de sa carrière, bien avant de devenir mère, en décryptant la bioéthique, la sélection de genre et les dérives qui en découlent. L'un de ses plus célèbres travaux est le projet *Terracotta Daughters*, une armée féminine en terre cuite enterrée dans un lieu secret en Chine en 2015, qui sera excavée en 2030, lorsque le déséquilibre démographique au détriment des petites filles sera le plus marqué. Elle a aussi représenté la grossesse, comme celle de cette amie photographiée poitrine et ventre saillants dans un bain de lait, dont l'image est devenue une sculpture allongée permanente dans le domaine du Château La Coste, à Aix-en-Provence. Sur le parvis du Petit Palais, à Paris, elle présente enfin *Mothership*, « figure hybride entre une femme enceinte et la coque d'un bateau ».

Tant qu'il le faudra, Prune Nourry représentera les femmes en armée, nombreuses et soudées, pour participer à « restaurer un équilibre et changer de perspective ». Leïla Bekhti, elle, cherche à incarner des personnages qui l'élèvent. Ces dix dernières années, elle a exploré tous les registres, du drame à la comédie : coach de natation autoritaire dans *Le Grand bain*, elle est devenue Alexandra, candidate de télé-réalité obsédée par un Bachelor de

TANT QU'IL LE FAUDRA, PRUNE NOURRY REPRÉSENTERA LES FEMMES EN ARMÉE, NOMBREUSES ET SOUDÉES, POUR PARTICIPER « À RESTAURER UN ÉQUILIBRE. »

cheurs. » Elle a consacré plusieurs œuvres à ce cancer féminin et surtout, aux façons dont le corps est capable de s'en relever, comme cette immense sculpture d'amazone piquée d'aiguilles d'acupuncture.

Comme Leïla Bekhti, Prune Nourry préserve sa vie privée et assume cette pudeur avec élégance. Toutes deux ont néanmoins choisi de fendre l'armure à plusieurs reprises, par le biais de la création ou sous forme de témoignages susceptibles d'aider et d'inspirer d'autres femmes. L'an dernier, l'actrice a partagé ses difficultés à tomber enceinte, les mises en garde de sa gynécologue, les piqûres quotidiennes et puis, le « miracle » de ses quatre enfants nés en l'espace de six ans. Au cinéma, ses deux derniers rôles sont des partitions maternelles surprenantes et bouleversantes,

pacotille dans *La Flamme*, avant d'incarner une victime de braquage dans *Je verrai toujours vos visages*. À chaque rôle, elle apprend : « Jouer me permet de voir le monde en me mettant dans la peau d'une autre. » Les mots de Leïla Bekhti et Prune Nourry rappellent certains passages du dernier essai de Claire Marin, *Nos vies écorchées*. La philosophe de l'intime y explique que nos corps sont des « archives sensibles », à fleur de peau. Les deux amies filent une métaphore très organique pour parler de l'essence de leur métier. L'une se réjouit d'avoir toujours « la passion intacte, qui vient du bide ». Pour l'autre, « chaque sculpture vient autant de la main que des tripes ». Peut-être est-ce cela, finalement, avoir « l'art chevillé au corps » ? □





ESCAPADE INTIME

« Jouer me permet
de voir le monde
en me mettant dans
la peau d'une autre. »

ENSEMBLE SCHIAPARELLI
CHAUSSURES CHRISTIAN
LOUBOUTIN

MAQUILLAGE DARIA DAV
COIFFURE ANNE SCHEINER
ASSISTANTE LINE JENKIN
MANUCURE SYLVIE MOCCA
ASSISTANT STYLISME LUCAS ELAN
ASSISTANTE PHOTOGRAPHIE ELIA BART
PRODUCTIONS FRODO PRODUCTIONS
BOULLE, PECO, DEBIBAL, ANTOINE ALARCON